

# LÉON DAUDET SUR VICTOR HUGO : CHOSE VUE

PAR MARC ANGENOT



Léon Daudet

Je propose ici une simple lecture de synthèse des nombreux chapitres et passages sur Victor Hugo dans l'œuvre abondante de Léon Daudet.<sup>1</sup> Ce que je souhaite analyser rapidement, pour contribuer à ma façon à ce colloque un peu hugolâtre, c'est une image oubliée de Victor Hugo, Hugo comme objet de haine doctrinale et de mépris railleur de la droite antidémocratique d'Action française.

Les écrits de Léon Daudet illustreront plus qu'abondamment une représentation d'un Hugo, souvent grotesque, civiquement nuisible, artistiquement surfait, philosophiquement absurde, tel qu'il a été vu et dépeint par la droite nationaliste – mais surtout, selon le gros humour qui fit le succès de Léon Daudet, d'un Hugo vieillissant, vieux satyre, vieux grigou, vieux raseur, rabaissé à de gros ridicules et de petits secrets d'alcove clabaudés.

Fils du célèbre écrivain Alphonse Daudet, le jeune Léon Daudet (1867-1942) est dans son enfance un petit citoyen de la Troisième République des lettres, intime des plus grands comme Emile Zola, familier et ami de son père – qui ne se faisait pas faute de débîner le chef du mouvement naturaliste en son absence. Léon épousera en première noce une petite fille de Victor Hugo. Mais, au tournant du siècle, refusant la situation de "dauphin du régime" qui lui était faite, Léon Daudet, qui avait abandonné aussi ses études de médecine juste avant la soutenance de sa thèse, rejoint Charles Maurras et *L'Action française*, celui-ci convaincu que seule la monarchie est faite pour la France et que la parlementarisme, la laïcité, l'esprit républicain la mènent à sa perte.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Je remercie cordialement mon assistante Mélanie Vincelette qui m'a aidé dans les dépouillements des livres de Léon Daudet.

<sup>2</sup> Né le 20 avril 1868 à Martigues, venu à Paris à 17 ans, Charles Maurras collabore à divers périodiques, dont *La Cocarde*, journal boulangiste dirigé par Maurice Barrès. Secrétaire du Félibrige de Paris, le jeune Maurras est empreint de la pensée mistralienne. S'engageant dans les luttes politiques avec l'affaire Dreyfus, il crée en 1899 *L'Action française*. Il y diffuse les thèses nationalistes et antiparlementaires. Ayant progressivement converti les dirigeants de la Ligue d'Action Française au monarchisme, en tant que "nationalisme intégral", il rompt avec le nationalisme républicain de la Ligue de la Patrie française et de Maurice Barrès. Il est mis à l'index par le Saint Siège en 1926. Mais l'arrivée de Pie XII et la soumission relative de Maurras aboutissent à la levée de l'interdit en 1939. Anti-allemand plutôt qu'anti-

L'Action française est née de l'affaire Dreyfus dans une France divisée en deux camps irréconciliables, dans un pays meurtri par l'annexion de l'Alsace-Lorraine et récemment humilié par les événements de Fachoda, dans une atmosphère de crise et de presque guerre civile. Jusqu'à sa mort, Maurras restera obsédé par le souvenir de l'affaire Dreyfus dont les conséquences lui paraissaient évidentes: «Au moral la haine de l'esprit militaire, au matériel un désarmement qui attire la guerre comme l'aimant le fer.»

Journaliste talentueux, viscéralement hostile à la démocratie et à la république, Léon Daudet excellera dans la polémique, contre les dreyfusards et l' "espionenvahissement allemand" (sic) avant la guerre, contre l'ennemi durant la Première guerre mondiale et contre les "corrompus" du régime républicain après-guerre.<sup>3</sup> Élu député de Paris en 1919 (à 1924), il se montrera un orateur véhément et incisif, talent qu'il utilisera également devant les foules de militants d'Action française à travers toute la France. Ce qui se relit encore avec intérêt dans une œuvre touffue et inégale, essais, satires (comme *Les Morticoles*, 1894, fameuse et assez drôle dystopie médicale), pamphlets, romans, articles de journaux, est son autobiographie, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux* (6 vol., 1914-21). Critique littéraire, membre de l'Académie Goncourt, Daudet lancera Proust qui lui dédie et à nul autre – on l'oublie trop – *la Recherche*, Bernanos et Céline, ce qui fait, somme toute, de lui un découvreur de talent avisé. L'assassinat probable (mais non absolument élucidé) de son fils Philippe – égaré dans le milieu anarchiste – par la police, sa condamnation à cinq mois de prison pour avoir contesté la version officielle (celle du suicide) et avoir mis en cause la police politique dans cette affaire, enfin son évasion spectaculaire, font de Léon Daudet l'homme de l'année 1927. Le "Gros Léon", ainsi que le surnommaient affectueusement les Camelots du Roy, continuera jusqu'à la guerre de 1940 à seconder Charles Maurras, puis viendra s'éteindre, malade, dans sa Provence natale en 1942.

#### \* Dégoût, mépris et admiration

Victor Hugo a énormément occupé le polémiste d'*Action française*. Hugo est sûrement la figure qui revient le plus souvent hanter ses écrits. Léon avait, ai-je signalé, épousé une petite fille de Victor Hugo (dont il divorcera) et avait bien connu le vieux poète et son entourage à la fin des années 1870 et jusqu'à sa mort le 22 mai 1885. Il a été l'ami intime de Georges Hugo, le petit fils. "J'étais élevé dans le respect ou mieux dans la vénération de Hugo", assure-t-il dans ses mémoires;<sup>4</sup> le moins qu'on puisse dire est que l'évolution politique nationaliste de l'auteur des *Morticoles* renversera cette

---

nazi, il admire Mussolini et Franco, puis salue comme "divine surprise" l'arrivée de Pétain au pouvoir. Pendant l'Occupation, il s'oppose aux collaborateurs fascistes de Paris et aux "dissidents" de Londres. Arrêté en septembre 1944, condamné à la réclusion perpétuelle et à la dégradation civique le 27 janvier 1945, il est exclu de l'Académie française (où il avait été élu en 1938). Détenu à Riom puis à Clairvaux, gracié en 1952 et placé en résidence surveillée dans une clinique, il meurt le 16 novembre 1952.

<sup>3</sup> Les affaires Stavisky et Oustric seront les grands moments de l'AF contre la république enjuivée.

<sup>4</sup> Fantômes 4.

attitude révérencieuse première. (Mais toute sa vie, il se vantera de connaître par cœur quelques milliers de vers de Hugo. C'était le cas de nombre de ses contemporains.<sup>5</sup>)

Dans l'œuvre abondante et touffue du polémiste, œuvre qui s'étale sur un demi-siècle, entre 1890 et 1940, Hugo, "pontife de la démocratie"<sup>6</sup>, l'obsède: il apparaît plus de deux cent fois au détour d'un paragraphe, dans les essais, pamphlets et récits autobiographiques du prolifique écrivain. Les mêmes petites anecdotes fielleuses, esquisses caricaturales, jugements à l'emporte-pièce et remarques assassines tempérées par une admiration pleine de réserves pour un talent inégal et monstrueux, se répètent. Daudet ne craint pas de ressortir de multiples fois certaines formules à effet et certaines anecdotes controuvées. Chaque propos du polémiste oscille entre admiration concédée pour le génie-malgré-tout et mépris goguenard, mais le mépris l'emporte toujours et de loin. Daudet a consacré au poète qu'il admire et hait une sorte de biographie romancée, *La tragique existence de Victor Hugo* (1937). La mort de Léopoldine, la folie d'Adèle: Daudet consent à y plaindre le poète sur ses malheurs privés. Ce n'est pas ce livre de peu d'intérêt selon moi, commande de librairie tout au plus dans un genre alors à la mode que je vais mettre à profit, mais un Hugo omniprésent dans chacun des livres du journaliste-clé de l'*Action française*, chargé d'incarner le nuisible ridicule d'une littérature qui s'est voulue progressiste et démocratique, un Hugo du reste plus souvent attaqué dans sa personne et dans sa vie que dans son œuvre.

Hugo incarne en effet à lui seul toutes les aberrations de ce que Daudet dans un retentissant essai de 1921 a désigné comme *Le stupide XIXème siècle*, il condense avec génie, certes, toute la stupidité. Génie poétique? Oui sans doute, le Gros Léon le concède – et encore, le vrai génie lyrique du siècle, au gré de Léon, c'est Charles Baudelaire.<sup>7</sup>

\* Une rhapsodie d'idées absurdes

Hugo fut le chantre d'un burlesque "évangile de la démocratie". C'est le grand reproche. Incapable de penser par lui-même, plein de verbe et d'images, mais vide d'idées, Hugo n'a été que la caisse de résonance des absurdités démocratiques, humanitaires, républicaines et enfin socialisantes que draine le "stupide" siècle XIX. D'ailleurs, le romantisme dont Victor Hugo est l'échantillon et le type probants, c'est cela, cela se ramène à cela: une hypertrophie verbale et sensuelle compensant une absence de jugement et de raison, – "le désaccord d'une pensée pauvre et d'une expression riche".<sup>8</sup>

---

<sup>5</sup> Dont Rochefort.

<sup>6</sup> Panorama 68.

<sup>7</sup> Paris vécu 2ème série, 63, "Victor Hugo avait beaucoup plus de talent que de génie si l'on considère avec Maurras que le génie est le comble du bon sens et la plus haute fleur du normal". Et *ibid.*, 1ère série 192.

<sup>8</sup> Stupide 87. Seul Balzac trouve grâce à ses yeux : "Quant à ce prodigieux Balzac (auquel ne manqua, pour égaler Shakespeare, qu'un sens poétique et féerique, que je considérerai volontiers comme la fleur de l'esprit humain, comme la pointe de diamant de la personnalité), quant à Balzac, on dirait qu'il a voulu suppléer à tous les manques, à

Sur cette thèse définitive, nécessaire et suffisante pour rendre raison de cette fausse voie esthétique, parallèle à la fausse voie politique républicaine et démocratique, Daudet est en parfaite harmonie d'idée avec son mentor et son maître, Charles Maurras. Le romantisme fut "l'école du mensonge et de l'hypocrisie".<sup>9</sup>

Ex-carabin, ancien élève de Charcot, Daudet, resté un positiviste sommaire à ses heures, explique par l'état hérédo-syphilitique ("hérédo", Daudet l'était lui-même, Alphonse est mort après de grandes souffrances d'une syphilis au stade tertiaire) de plus ou moins toute la génération romantique et de ses descendants, cette prévalence compulsive du verbal sur la pensée qui caractérise la littérature française du siècle stupide. Les pères ont attrapé la vérole dans les campagnes d'Italie ou de Russie, les fils ont hérité dans leurs moelles du térébrant tréponème paternel et accouché d'une littérature désordonnée et verbeuse, jamais dominée : tous ces traits sont typiques de l' "hérédo".

Hugo "estimait que le génie confère la compétence universelle", hélas!<sup>10</sup> Hypocrite, sentimental, chimérique, absurde, Hugo n'a jamais eu à jeter au public jobard que des idées à la fois courtes, fausses et nuisibles, noyées dans les figures fulgurantes et les antithèses échevelées, idées dont le pauvre peuple français s'est repu. Ce fut une sorte d'imposteur pris au piège de sa grandiloquence et de la pauvreté de son jugement: la sainteté de la Révolution française, le XIXème siècle, siècle du progrès, la réhabilitation de la courtisane (thèse mise en pratique avec Juliette Drouet), l'abolition de la peine de mort, les États-Unis d'Europe, le Pape comme obstacle au progrès et au bonheur universel,<sup>11</sup> autant de niaiseries et de calembredaines (auxquelles s'ajoutaient les idées rousseauistes de la bonté native de l'homme et de la grandeur du peuple souverain) parmi cent autres, que Victor Hugo a semées à tous vents.

Dans son *Stupide XIXème siècle*, 1921, Léon Daudet énumère au début pour en traiter ensuite en détail les "22 âneries" du siècle. Or, Hugo est rattaché à toutes. Ravachol, l'anarchiste sanglant, était imbibé des idées de Hugo et pour faire bonne mesure de celles des deux autres démocrates

---

toutes les lacunes de ses contemporains. Il est le gouffre éclairé, où se précipitent, pêle-mêle, les observations justes, les considérations judicieuses, les avertissements solennels, les prophéties réalisées. Il bat le rappel du méconnu, en mobilier comme en philosophie, comme en politique, comme en économie politique. Le bon sens se réfugie chez lui en tumulte et se fait sa place avec une véhémence trouble, qui n'appartient guère en général qu'à l'insanité. Il est le remède de Hugo, de Lamartine, de Mme Sand, mais un remède tellement rude, compact et cru, que les petits estomacs de son temps n'osent point l'avalier: " Oh ! comme il y en a, comme c'est noir ! J'ai peur de vomir." Il est l'huile de foie de morue, qui, va porter le soulagement dans les cavernes de la phthisie romantique, une huile où nagent encore d'amers petits morceaux de morue."

<sup>9</sup> Stupide 87.

<sup>10</sup> Panorama 101.

<sup>11</sup> Tragique existence, 229.

anticléricaux primaires et exaltés, Michelet<sup>12</sup> (Hugo et Michelet, “représentants éloquents et lyriques de la déraison”<sup>13</sup>) et Zola, – Zola le “Grand fécal”<sup>14</sup> dont le naturalisme est en fait l’aboutissement de l’erreur romantique, sous l’avatar répugnant du “romantisme de l’égout”.<sup>15</sup> De là les crimes de Ravachol et de plusieurs autres déséquilibrés de la fin-de-siècle, crimes qui jugent ceux qui les ont inspirés.<sup>16</sup>

Ces divers romantiques de générations successives ne s’admiraient guère entre eux, assure le journaliste nationaliste. Zola, sentant son moment venu, se réjouissait indécentement aux obsèques de la mort de l’encombrant grand homme dont il se voyait déjà prendre la succession – et Hugo disait de Zola: “tant qu’il n’aura pas dépeint complètement un pot de chambre plein, il n’aura rien fait...” “Ce vœu devait être comblé”, commente Daudet.<sup>17</sup>

#### \* Le petit bout de la lorgnette

C’est sur l’homme tel qu’il l’a connu dans les quinze dernières années de sa vie, sur le monument de la République, que s’acharne le polémiste royaliste qui prétend montrer Hugo dans son privé. Un vaniteux grotesque, uniquement occupé de sa propre personne, le moi le plus hypertrophié du XIXème siècle, jaloux de sa gloire, se prenant pour un demi-dieu, tel fut Hugo. Son lit à baldaquin frangé d’or soutenu par six esclaves d’ébène grandeur nature: voilà l’objet-fétiche qui résume la mégalomanie intime de ce grotesque, opulent et égocentrique. Il a écrasé ses enfants, il a étouffé Charles Hugo. Ce fut en effet un tyran domestique aussi, tyrannique avec ses subalternes, avaricieux, mesquin. Avaricieux et hypocrite, Tartuffe humanitaire et vieux satyre posant à la vertu, Hugo entraînait dans son livre de comptes sous la rubrique “Bienfait” l’argent que, priape vieillissant mais infatigable, passé quatre-vingt ans, il dépensait avec des bonniches et des créatures.

Quand il s’est agi de faire évader de Nouvelle-Calédonie son intime, le polémiste de *la Lanterne*, Henri Rochefort, “.. L’archer fier / le hardi sagittaire dont la flèche est au flanc de l’Empire abattu”, Hugo, millionnaire avaricieux, Hugo qui offrait volontiers gratis ses alexandrins n’entr’ouvrit pas

---

<sup>12</sup> Il y a une généalogie de l’erreur démocratique selon Daudet : “Je considère Hugo et Michelet comme deux perversificateurs d’intelligence d’une nocivité presque égale à celle de Rousseau”, Stupide 95.

<sup>13</sup> Stupide 125.

<sup>14</sup> “Cinquante volumes scatologiques”, Stupide 115.

<sup>15</sup> Stupide 114.

<sup>16</sup> Renan vient s’ajouter aussi fréquemment à la liste des faux génies du siècle stupide.

<sup>17</sup> Fantômes 147.

sa bourse.<sup>18</sup>

Autre ridicule lourdement souligné, c'est au fond un mari trompé, un génie cocu, ridiculisé par son envieux ami, Sainte-Beuve. C'était un vieillard au cœur sec dont Daudet concède cependant qu'il adorait ses petits enfants dont son gendre, Lockroy, qui le haïssait, s'amusait à le priver. Hugo n'était pas brave non plus: "il n'aimait pas le risque, il n'avait rien d'un chef".<sup>19</sup> Aimait-il Juliette Drouet? Elle l'adulait et le protégeait, mais il ne savait que la tromper avec d'innombrables admiratrices et avec des filles.

Ses 18 ans d'exil, alors que ses amis politiques étaient morts sur les barricades du deux-décembre? Une pose, un cabotinage confortable: ce fut en réalité un exil doré, vécu dans un luxe aristocratique. Sans doute les jeunes écrivains sentaient qu'ils devaient lui payer tribut, mais l'admiraient-ils au fond, nenni ; témoin Baudelaire qui se fend d'un article élogieux sur *les Misérables* et qui le lendemain, dans une lettre privée, met son cœur à nu: "Ce livre est immonde et inepte" écrit-il, rejoignant le jugement littéraire de Daudet. Le théâtre de Hugo, partie totalement caduque de son œuvre, est au répertoire de la Comédie française, comme il se doit, mais chaque fois que l'illustre compagnie remonte une de ses pièces, c'est un four magistral et les gens de goût sont consternés, ils ne se souvenaient que cela était si mauvais, si faux et si grandiloquent: Hugo est un dramaturge grotesque et vide. Dans l'œuvre, Daudet n'admire inconditionnellement que *Les Châtiments*<sup>20</sup>, chef d'œuvre polémique et *Choses vues*, modèle du journalisme d'observation! (On notera sans peine que ce sont ici les deux genres où Daudet lui-même prétend exceller). En somme, c'est une œuvre dont il restera peu de choses.<sup>21</sup>

Après 1871, le Hugo vieillissant se prend, continue à se prendre pour un personnage politique influent, et ses thuriféraires l'entretiennent bien entendu dans cette illusion. La vérité, révélée par Daudet à qui on ne la fait pas, est que son influence politique fut nulle et que le personnel républicain même le tenait pour un sinistre raseur. Au Sénat, on lui fit jouer un rôle décoratif. Dans l'intimité, on ne se faisait pas faute de dire à voix basse, entre amis sûrs (le jeune Léon a surpris ces sortes de propos) quelle corvée c'était, où on se rendait à contre-cœur, qu'un dîner chez le grand homme.

Les funérailles de Hugo avec le corbillard des pauvres pour ce millionnaire avaricieux: apothéose, apogée du cabotinage humanitaire et de l'hypocrisie de Hugo. Le jour de l'enterrement, toutes les filles des maisons closes de Paris portent le deuil du poète en chemisettes noires transparentes, deuil

---

<sup>18</sup> Fantômes 323.

<sup>19</sup> Fantômes et vivants 325.

<sup>20</sup> *Les châtimens*, "son ouvrage le plus naturel dans la colère et la pitié". *Flammes*, 91. "Excellent pamphlétaire en vers, Hugo est en prose un polémiste médiocre. Son *Napoléon le peiti* ne vaut rien. Son *Histoire d'un crime*, qui voudrait être tragique, est involontairement comique". *Bréviaire* 119.

<sup>21</sup> *Stupide* 133.

digne du vieux priape insatiable qu'était Hugo. Les nuits des obsèques, orchestrées par la République et dignes du régime nouveau, furent des "nuits de soûlographie et de débauche", assure Léon qui, en tant que jeune espoir littéraire de ladite République avait été admis à veiller la dépouille du maître.<sup>22</sup> Hugo a sa place naturelle au Panthéon, cette "chambre de débarras de l'immortalité républicaine".<sup>23</sup> Il y côtoie Zola, "le Grand Fécal" et le faux grand homme Gambetta, – à eux trois, ils forment le "trépied du culte démocratique".<sup>24</sup> Léon enchaîne en assurant que les funérailles d'Alphonse Daudet, son père, ont eu une foule plus attendrie que celles du poète démocrate et humanitaire.

Daudet ne visualise pour nous le vieil Hugo, goinfre lyrique, qu'une aile de poulet à la main en train de déclamer ses propres vers. La dernière phrase qu'il se souvient d'avoir entendu prononcer par le poète des *Contemplations*, c'est "On ne m'a pas repassé le veau au jus..." – citation de glouton sénile qui réapparaît une demi-douzaine de fois dans ses écrits.<sup>25</sup>

#### \* Le Victor Hugo de la droite nationaliste

En août 1899, un professeur de philosophie âgé de trente-quatre ans, Henri Vaugeois, et un critique littéraire de vingt-six ans, Maurice Pujo, fondent une revue à couverture grise, qui paraît tous les quinze jours, la *Revue de l'Action française*. Ils ne sont royalistes ni l'un ni l'autre, à l'origine, mais ils jugent que la Ligue de la patrie française s'enlise dans l'académisme et ils veulent créer un mouvement plus dynamique contre les dreyfusard. Charles Maurras, qui avait donné en 1898 au journal royaliste *La Gazette de France* un article retentissant dans lequel il se solidarisait avec le colonel Henry, au lendemain de son suicide, ne tarde pas à rejoindre le petit groupe qui s'est formé autour de la *Revue de l'Action française* et, à la fin de l'année 1900, la «revue grise» est devenue une revue non seulement ultra-nationaliste mais royaliste. Époque de violence, époque d'outrance: jusqu'à sa disparition en 1944 à la Libération, *L'Action française* gardera le même style de polémique et d'agitation. En mars 1908, la *Revue de l'Action française* se transforme en un journal quotidien, *L'Action française*, qui paraîtra sans interruption pendant trente-six ans. Favorisée par le renouveau du nationalisme qui se manifeste avant la Première Guerre mondiale, *L'Action française* rassemble autour d'elle une pléiade d'intellectuels: Léon Daudet; Jacques Bainville, l'historien de *L'Action française* qui ne cessera de dénoncer l'éternel péril allemand, notamment dans son *Histoire de deux peuples*; Georges Valois qui s'efforce d'établir une synthèse entre Maurras à l'extrême droite et Georges Sorel à l'extrême gauche; Jacques Maritain qui vient à *L'Action française* par le thomisme et qui se sentira tenu de rompre avec Maurras après la condamnation pontificale de 1926; Georges

---

<sup>22</sup> Panorama 68.

<sup>23</sup> Fantômes et vivants 156.

<sup>24</sup> Stupide 177.

<sup>25</sup> P. Ex. Panorama 22-3.

Bernanos, qui fait partie avant la Première Guerre mondiale d'une petite bande dont les membres s'appellent les «hommes de guerre» (mais Bernanos rompra lui aussi en homme d'honneur écœuré par la Croisade franquiste dans la guerre d'Espagne et l'appui de l'AF); Henri Massis qui publie en 1912, avec Alfred de Tarde, l'enquête fameuse signée Agathon sur *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, et qui deviendra un des plus fidèles disciples de Maurras; Pierre Lasserre, ennemi personnel du romantisme; le stendhalien Henri Martineau et le groupe de la *Revue critique des idées et des livres* qui naît en 1908; l'historien de l'art Louis Dimier; les religieux dom Besse et le père Clérissac. Le marquis de La Tour du Pin fait acte d'allégeance envers l'Action française ainsi que Jules Lemaître, et Jacques Rivière, dans sa correspondance avec Alain-Fournier, ne dissimule pas sa sympathie. On ne peut sous-estimer l'étendue des courants de sympathie intellectuelle qui convergent vers l'AF des années 1910 aux années trente.

C'est dans ce contexte politique que s'élabore l'image caricaturale du Hugo de l'extrême droite. Elle est typique de la brutalité polémique des gens d'Action française, ridiculisant l'adversaire en le rabaisant, ne respectant ni la vie privée ni le malheur intime, soulignant à gros traits les défauts physiques (comme le zéaiement de Zola – toujours reproduit phonétiquement par Daudet pour l'ébaudissement railleur infatigable des lecteurs d'AF), exécrant toute idée démocratique sans avoir à se mettre en peine de réfuter, se faisant gloire du gros mépris comique de ses adversaires dont Léon Daudet était le maître incontesté.

La polémique d'Action française est non seulement violente, mais d'une certaine manière (et en maintenant à la nomenclature proposée autrefois dans *La Parole pamphlétaire*), elle n'est pas de la **polémique** du tout, il n'y a pas discussion, pas de combat d'idées, le monde est pesé, mesuré, jugé d'avance, – en conséquence l'adversaire est *réifié*, il est *une chose* que l'on décrit avec dérision ou répugnance, mais avec qui on n'engage pas un inutile débat. D'où cette singularité apparente, l'adversaire de l'extrême droite, est un corps, avant tout, une physiologie avec ses mœurs sur quoi on claboude, ses appétits, ses vices et ses défauts, ses idées ne sont qu'épiphénoménales et ne méritent pas la discussion. Le côté "concierge" du Gros Léon ramenant Hugo a de petits scandales intimes, à des faiblesses privées, du grotesque, des mesquineries n'est pas un trait de caractère de l'écrivain satirique: c'est *une politique* (une politique qui faisait la séduction de l'AF pour les jeunes bourgeois attirés par les Camelots du Roy), une politique fondée sur le volontarisme d'un habitué de classe revendiqué: le mépris comme position "aristocratique" face à une société moderne répudiée avec hauteur, insolence et nonchalance, mépris *hautain* conjoint aux connivences agréablement *triviales* de la grosse blague de saveur populiste. Plus "truculent" comme on se plaisait à le redire en lui collant une facile étiquette, que les grands bourgeois passablement pincés de l'équipe de l'Action française, le gros Léon exprimait parfaitement avec son style comique facile cette politique, presque cette esthétique populiste-réactionnaire.

---

## Bibliographie

### 1. Œuvres de Léon Daudet dépouillées pour cette étude



Daudet, Léon, *La tragique existence de Victor Hugo*, Paris, Albin Michel, 1937.

Daudet, Léon, *Panorama de la IIIe République*, Gallimard, 1936.

Daudet, Léon, *Bréviaire du journalisme*, Paris, Gallimard, 1936.

Daudet, Léon, *Paris Vécu II*, Paris, Gallimard, 1930.

Daudet, Léon, *Flammes*, Paris, Grasset, 1930.

Daudet, Léon, *Le stupide XIXe siècle*, Paris, Grasset, 1929.

Daudet, Léon, *Paris vécu I*, Paris, Gallimard, 1929.

Daudet, Léon, *Fantômes et vivants*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1914.

Daudet, Léon, *Devant la douleur*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1915.

Daudet, Léon, *L'entre-deux guerres*, Nouvelle Librairie Nationale, 1915.

## **2. Autres titres**

Michel, A., *Le grand XIXe siècle*, Paris, Giraudon, 1923.

François-Léon, Daudet, *Charles Baudelaire et l'esprit classique*, Paris, Pierre Farré, 1946.